

# Fonction identitaire des langues : le cas de l'anglais en France

## « Suis-je toujours Français si je parle anglais? »

*Françoise Le Lièvre*

*Université de Nantes et Université François-Rabelais (France)*

---

**Résumé :** L'anglais, en France, n'est pas une langue comme les autres. Situé dans le contexte de références historiques franco-américaines, mais également franco-anglaises historiques, cet article remet en cause les conséquences sociolinguistiques de ces rapports historiques étroits cimentés par des années de destin commun entre la France et l'Angleterre, aussi bien que de soupçon mutuel. La réévaluation des liens unissant des pratiques et des représentations en fonction de l'identité s'avère être un axe convenable pour interpréter le rapport que les Français ont avec l'anglais en France.

**Mots-clés :** anglais en France; apprentissage des langues; identité; représentations linguistiques; sociolinguistique

**Abstract:** English, in France, is a language like no other, given its socio-historical and sociolinguistic relationship with French. Looking at both Franco-English and Franco-American references, this paper questions the sociolinguistic consequences of this historically close relationship, cemented by France and England's years of common destiny, as well as mutual suspicion. The ties uniting practices and representations, when re-evaluated in the light of the identity, prove to be a pertinent axis for interpreting the relationship French people have with English language in France.

**Key words:** English in France; language learning; identity; linguistic representations; sociolinguistic

**D**epuis des siècles, la France et l'Angleterre entretiennent une relation de vieux couple, soudé par des années de vie commune et de suspicion. Cette intimité, qui nourrit l'attachement que se portent les deux pays, est aussi source de mésentente. De plus, les représentations les plus courantes sur l'Angleterre et ses habitants ne sont pas sans effet sur la façon dont la langue anglaise est envisagée en France. En effet, associée à des phénomènes d'antiaméricanisme, l'anglophobie n'est pas sans conséquence au plan sociolinguistique : la langue anglaise apparaît comme une langue mal identifiée. De plus, la perspective de bien maîtriser l'anglais est encore envisagée avec défiance en France. Et puisque rien n'est décidément simple, bien maîtriser l'anglais est considéré comme un véritable exploit dans l'Hexagone. Les relations entre le français et l'anglais en France sont le résultat d'une relation « identitaire » à la langue, à laquelle viennent s'adjoindre les effets d'une relation historique faite de très grande proximité mais aussi de beaucoup de malentendus, relation dont on retrouve les échos dans les discours sur le pays, sur la langue, mais aussi dans les pratiques sociolinguistiques. Cet article se propose de mettre en exergue le caractère « identitaire » de la langue en lien avec ses éventuels prolongements dans la classe de langues.

## 1. Quelques éléments sociohistoriques

Les représentations que les Français se font de l'anglais sont liées, notamment, à l'image qu'ils ont de l'Angleterre et les représentations que les Français ont de la langue anglaise nous renseignent sur les relations entre les deux pays. Il existe un lien très fort entre l'histoire de la communauté linguistique à laquelle on appartient et les représentations

que l'on a d'une langue<sup>1</sup>. Je définirai la communauté linguistique en tant que groupe faisant référence à « des normes communes<sup>2</sup> ». Comme le souligne Marion Perrefort, les jugements émis par les locuteurs sur les langues doivent à ce titre être considérés comme « des sédiments de différents processus historiques<sup>3</sup> ». Je vais à grands traits évoquer comment les Français et les Anglais se voient mutuellement, ce qui n'est pas sans conséquence sur le plan sociolinguistique.

### 1.1. France-Angleterre : « I love you, moi non plus<sup>4</sup> »

Aujourd'hui en France, les représentations sur l'Angleterre, l'anglais et les Anglais sont marquées par la relation de proximité qu'entretiennent les deux pays depuis plus d'un millénaire. L'Angleterre, pays si proche et si lointain pour les Français, reste un lieu mystérieux qui fascine et qui dérange. Ces deux nations, ou plutôt ces deux sœurs ennemies, sont nées l'une avec l'autre et l'une contre l'autre, lors des batailles de la guerre de Cent Ans. Il me semble qu'elles partagent le même héritage culturel et intellectuel et leur relation est marquée par une profonde incompréhension, qui n'est pas dénuée d'ambiguïté, puisqu'elle est aussi profondément faite d'attrait.

---

<sup>1</sup> Souvenons-nous que, en France l'allemand a longtemps été considéré et présenté comme une langue difficile mais prestigieuse, réservée à l'élite. Curieux paradoxe puisqu'elle avait été la langue de l'occupant, honnie et rejetée. L'espagnol jouissait d'un moindre prestige : langue facile pour les moins bons. Cette distinction allait, et va encore, jusqu'à déterminer les orientations scolaires. On peut aujourd'hui constater les effets dévastateurs de ce discours élitiste sur l'apprentissage de l'allemand qui est une langue que peu d'élèves souhaitent désormais apprendre. Les enseignants d'allemand, les premiers, se sont vu proposer le système de bivalence.

<sup>2</sup> William Labov, *Sociolinguistic Patterns*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1972, p. 228-338.

<sup>3</sup> Marion Perrefort, « Et si on hachait un peu de paille - aspects historiques des représentations langagières », *Tranel*, n° 27, 1997, p. 52.

<sup>4</sup> « I love you, moi non plus » est emprunté au titre donné à un numéro spécial de *Libération* du 5 avril 2004, en collaboration avec *The Guardian*.

Jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle, c'est l'Angleterre qui est, dans les représentations habituelles, le pays de la paillardise, de la bonne chère et de la gastronomie, du fait de l'accroissement d'une bourgeoisie aisée, qui va, entre autres, diffuser la consommation de la viande<sup>5</sup>. Pour François Poirier, le 18<sup>e</sup> siècle est à ce point important dans les relations entre les deux pays que c'est l'époque à laquelle « va se développer l'idée qu'ils sont "ennemis héréditaires" [...] »<sup>6</sup>, alors même que, paradoxalement, les deux pays n'ont jamais eu autant d'échanges commerciaux. De plus, selon Pierre-Étienne Laporte, le déclenchement de la Révolution française a totalement occulté un autre fait politique d'une importance primordiale qui est le traité de Paris de 1763. De plus, le traité de Paris signe « le début du déclin français ». L'auteur remarque ainsi :

Dès lors, le destin veut que l'Amérique bascule du côté de l'anglais même si la Révolution américaine, appuyée par la France [...], sauve les Canadiens français [...]. Par la suite, la cession de la Louisiane par Napoléon et la guerre de Sécession gommant sévèrement une influence française non négligeable aux États-Unis<sup>7</sup>.

Avec la Révolution, la rupture entre les deux pays est consommée et, désormais, ils « s'épouvantent mutuellement<sup>8</sup> ». Comme le souligne aussi François Poirier, au moment de l'inauguration du tunnel sous la Manche, on a pu croire que la rivalité millénaire entre la

---

<sup>5</sup> François Poirier nous apprend ainsi pourquoi nos voisins anglais sont, encore aujourd'hui, qualifiés de « rosbifs ». Voir François Poirier, « La Grande-Bretagne et la France : un long face-à-face », *France Grande-Bretagne*, Paris, Ministère des Affaires étrangères, 1994, p. 45.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>7</sup> Pierre-Etienne Laporte, « Les nouvelles stratégies en faveur du pluralisme linguistique à la fin du XX<sup>e</sup> siècle », Québec, Conseil de la langue française, 1993, p. 4, <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications>.

<sup>8</sup> François Poirier, *op. cit.*, p. 54.

France de l'Angleterre allait enfin être stoppée<sup>9</sup>, mais on voit bien aujourd'hui que le lien physique, ainsi établi entre les deux pays, n'a pas véritablement participé d'un rapprochement sur le plan des idées, même si, dans le même temps, les échanges économiques et commerciaux se sont intensifiés. La période contemporaine semble devoir ne pas échapper aux sentiments d'attraction et de répulsion qui ont toujours caractérisé les relations franco-anglaises. Le pays est « derrière la langue<sup>10</sup> », et le dispositif représentationnel de nos contemporains français et anglais porte encore le poids de leur histoire commune et réciproque comme nous allons succinctement le voir.

## 1.2. Quelques éléments représentationnels

Familièrement, il est de coutume de dire que les « English » seraient hypocrites, mal habillés, qu'ils boiraient trop de bière et qu'ils mangeraient de la viande bouillie flottant dans de la sauce à la menthe! Des stéréotypes plus valorisants circulent aussi sur l'Angleterre : les Anglais sont souvent décrits comme originaux et excentriques, et comme possédant des

---

<sup>9</sup> Selon François Poirier, les premiers travaux commencés en 1876 sont interrompus en Grande-Bretagne. La France fera de même l'année suivante, les causes étant alors militaires. En effet, les avantages commerciaux et financiers que représente le tunnel ne suffisent pas à faire oublier le risque militaire qu'il implique. Poirier relate ainsi avec humour les premiers travaux du tunnel sous la Manche : « Nous bûmes un nombre respectable de bouteilles de champagne au succès de l'entreprise, qui semblait à tous si assurée qu'on traitait de tièdes ceux qui disaient que l'inauguration n'aurait lieu que dans deux ans. C'est ainsi qu'au début de l'été 1886, dans la campagne de Douvres, officiels et entrepreneurs célébraient l'avancement, au rythme de trois ou quatre mètres par jour, des travaux de percement du tunnel sous la Manche. Las, le repas suivant ces libations commençait à peine qu'un câble du gouvernement anglais parvenait au président du consortium et lui "signifiait d'avoir à interrompre immédiatement les travaux". Le motif juridique de la décision était une disposition de l'époque saxonne "qui défendait d'établir des communications avec l'étranger". L'assemblée, un peu pompette, éclata de rire, mais il fallut un siècle avant la reprise sérieuse des travaux ». *Ibid.*, p. 35-36.

<sup>10</sup> François Poirier, « Le pays derrière la langue : des Français parlent des Anglais... », *Les Langues modernes*, n° 4, 1994, p. 33.

qualités liées à leur non-conformisme. Les Anglais seraient aussi doués pour la musique, qualité que les Français semblent, eux, ne pas posséder. Les « *Froggies* » seraient arrogants, impolis, râleurs, infidèles, pas très propres et toujours en grève. Deux des aspects les plus couramment évoqués quant à la vie en Angleterre concernent le petit déjeuner, le fameux « *English Breakfast* », et le thé pris à 17 heures. Catherine Berger, dans sa thèse, commente les textes qu'elle a demandé à ses élèves de rédiger pour décrire l'Angleterre et explique que les images<sup>11</sup> de ces élèves, très fortement stéréotypées, renvoient à « une imagerie de carte postale » :

Big Ben est le monument le plus connu. Dans ce pays il y a beaucoup de pubs où les gens se retrouvent le soir. Ce pays est aussi connu pour ses supporters qui sont les plus violents du monde : les hooligans. [...] La nourriture n'est pas toujours mangeable. [...] Les policiers sont les plus calmes au monde car ils ne portent pas d'armes. Les Beatles ont été les porte-parole de l'Angleterre pendant plusieurs années<sup>12</sup>.

On pourrait imaginer que ces croyances, renvoyant à un mode de vie comme figé dans le temps, voleraient en éclats en se rendant dans le pays, mais cela n'est pas toujours le cas. Et ces croyances perdurent souvent, même lorsque l'on va dans le pays; les voyages scolaires, par exemple, conduisent rarement à remettre en cause ce type de stéréotypes<sup>13</sup>. Catherine Berger remarque :

---

<sup>11</sup> Catherine Berger fait d'ailleurs une analyse très fine des différents mots utilisés par les trois groupes d'élèves qu'elle a interrogés pour décrire la Grande-Bretagne. Voir Catherine Berger, *Des lycéens et l'anglais. Représentations sociales d'une langue étrangère. Sens et valeur formatrice d'une discipline*, thèse de doctorat sous la direction de François Poirier, Université Paris-XIII, 1997, p. 478-482.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 430.

<sup>13</sup> À l'occasion de l'étude d'un texte sur *The English Breakfast*, vu par les Américains, j'ai découvert, avec mes étudiants, que des représentations stéréotypées sur l'Angleterre circulent aussi aux États-Unis. L'intérêt du texte résidait dans le fait que les Anglais étaient décrits par les Américains interrogés (dont une anthropologue) comme figés dans un mode de vie comparable à celui du 18<sup>e</sup> siècle : [http://www.bbc.co.uk/worldservice/learningenglish/radio/specials/1557\\_london\\_extra/page7.shtml](http://www.bbc.co.uk/worldservice/learningenglish/radio/specials/1557_london_extra/page7.shtml).

[...] la démarche touristique consiste pour beaucoup à chercher sur place des illustrations, des confirmations de ces représentations préalables, ce qui peut souvent conduire à ne pas voir le reste ou à le trouver décevant. Certains voyages [...] ont toutes les chances de fixer les stéréotypes plutôt que de les ébranler<sup>14</sup>.

On retrouve les traces de la mauvaise foi qui caractérise les relations franco-anglaises tout au long de l'histoire et aujourd'hui comme hier, les idées toutes faites ne manquent pas, les malentendus et les sujets de dispute sont innombrables. L'interview accordé par la femme du Premier ministre, François Fillon, nous montre quelques-uns des stéréotypes fréquents sur les Français<sup>15</sup> : Mme Fillon est Britannique, les Français ne sont pas comme nous, dit-elle en substance.

Sans multiplier les exemples, ce simple tour d'horizon montre que le temps paraît n'avoir aucune prise sur ce type de représentations qui semblent comme solidifiées. Et pourtant, que dit la réalité des faits? Quelque 250 000 Français sont aujourd'hui installés en Grande-Bretagne, principalement à Londres, séduits par le mode de vie à l'anglaise. Les échanges commerciaux et les flux d'investissement dans les deux sens accentuent l'interdépendance des deux pays. De plus, 60 000 Britanniques possèdent une résidence secondaire dans l'Hexagone. Environ 145 000 y sont établis de façon définitive<sup>16</sup>, après avoir été attirés par les paysages et l'art de vivre, mais aussi par la qualité des soins et de l'éducation. La France apparaît alors pour les Britanniques comme une sorte de « paradis perdu<sup>17</sup> » retrouvé<sup>18</sup>.

<sup>14</sup> Catherine Berger, *op. cit.*, p. 611.

<sup>15</sup> Matthew Campbell, « Madame Rosbif Pricks Gallic Pride », *The Sunday Times*, 7 octobre, 2007, <http://www.timesonline.co.uk/tol/news/world/europe/article2604132.ece>.

<sup>16</sup> Selon les chiffres de l'INSEE, <http://www.insee.fr/fr/ffc/ipweb/ip1098/ip1098.html>.

<sup>17</sup> Référence est faite ici à l'ouvrage du grand poète anglais John Milton, *Paradise Lost*.

<sup>18</sup> Certains voient d'ailleurs une corrélation entre l'occupation du territoire français par les Britanniques, aujourd'hui, et celle du royaume anglo-normand des Plantagenêts du 12<sup>e</sup> siècle; un article du *Monde* se penchait ainsi sur la question de l'installation des Britanniques en France et

Comme nous venons de le voir de façon succincte, les nombreux conflits qui ont opposé les deux nations pèsent encore dans la mémoire collective des Français. L'Angleterre est toujours « la perfide Albion », et chaque crise politique ou économique, chaque compétition sportive entre les deux pays voit d'ailleurs resurgir les fantômes du passé. Pourtant et à l'inverse, la Grande-Bretagne est aussi vue comme un pays dont le peuple courageux a su aider la France dans les moments difficiles.

Cependant, aujourd'hui, en France, dans les représentations générales, il semble que l'anglais renvoie autant, si ce n'est plus, aux États-Unis qu'à l'Angleterre. De plus, la frontière paraît bien mince entre anglophobie et antiaméricanisme. Quelles sont les spécificités de l'anglophobie et de l'antiaméricanisme ?

### 1.3. Anglophobie et antiaméricanisme

Nous venons de voir que la France et le Royaume-Uni sont deux vieilles nations qui se sont construites l'une avec l'autre et l'une contre l'autre et que leurs relations sont encore aujourd'hui particulières. Il convient aussi de distinguer les représentations des Anglais de celles des Américains. Pour Philippe Roger, qui aborde la question de l'antiaméricanisme dans une perspective historique, le Yankee n'est encore qu'un fantôme : « [...] jusqu'aux années 1860-1870, [...] l'Américain n'était encore qu'une silhouette sommaire et contradictoire : manière d'Anglais en plus vulgaire, ou "rastaquouère à cravache" [...] »<sup>19</sup>.

---

montrait grâce à une carte que le peuplement britannique actuel correspond, presque exactement, au royaume Plantagenêt. Voir Jean-Louis Andreani, « Bienvenue à "Britishland" », *Le Monde*, 21 juillet 2007.

<sup>19</sup> Philippe Roger, *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 213.

Toujours selon Roger, c'est sous l'effet, tout d'abord, de la guerre de Sécession dans les années 1900, qu'une nouvelle typologie s'impose, que le Yankee s'étoffe, qu'il se dégage du stéréotype britannique et qu'il acquiert une plus grande netteté; on ne peut alors plus le prendre pour un Anglais. La figure de l'Américain se présente ainsi :

L'Américain nouveau, donc, est arrivé. Il est brutal, borné, sans culture ni curiosité désintéressée. Il a l'œil froid, les mains promptes, les dents carnassières. [...] Ce n'est d'ailleurs pas un individu, mais bien, comme l'écrit Gustave Le Rouge, un *type* : le « type odieux du yankee » [...] <sup>20</sup>.

S'il existe quelques différences entre anglophobie et antiaméricanisme, l'antiaméricanisme contemporain ne s'explique que par la comparaison avec l'anglophobie. Comme le fait remarquer Roger, l'antiaméricanisme français a une histoire, mais aussi une préhistoire qui est « [...] méconnue, oubliée, enfouie, sous les couches successives de la représentation collective<sup>21</sup> ». Selon Roger, cette préhistoire bat son plein dans les années 1770-1780, et tourne autour d'une querelle franco-américaine. À l'époque, en France, il s'agit de « réviser les images trop naïves ou trop pieuses qu'ont multipliées, [...] les apologistes de l'Amérique<sup>22</sup> ». Les Américains ont été, jusqu'alors, présentés comme un peuple neuf et vierge dépourvu de toute perversion et l'imagerie américaine est toute faite « d'innocence égalitaire et de frugalité heureuse [...] <sup>23</sup> ». Pourtant les voyageurs qui se rendent là-bas découvrent un continent difficile où règne quelquefois la cruauté. Le voyage en Amérique devient alors « une plongée désespérante dans les abysses du primitivisme<sup>24</sup> ».

---

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 72.

De retour en France, il s'agira, à l'époque, de montrer que l'Amérique est « [...] en réalité, un continent décevant<sup>25</sup> ».

Dans les années 1870-1880, l'hégémonie américaine a remplacé l'ancienne suprématie britannique. Suite à la défaite de 1870, les Français assistent à la mise en place de la domination anglo-saxonne, alliant l'Angleterre et les États-Unis. On assiste alors à un transfert de l'anglophobie vers l'antiaméricanisme. Pour les Français, les États-Unis deviennent alors « le centre névralgique d'un péril planétaire<sup>26</sup> ».

Bien entendu, cet antiaméricanisme mériterait d'être nuancé puisque les deux guerres mondiales ont contribué à forger l'image de l'Américain, courageux, bienveillant et libérateur, porteur de valeurs et de traditions modernes<sup>27</sup>. L'Amérique est donc vue comme un pays complexe et paradoxal, le pays des libertés, de la libre entreprise et de la prospérité, mais, dans le même temps, comme un pays rétrograde où toutes les libertés ne sont ni assurées ni respectées. En France, il n'est pas rare d'entendre à propos des Américains que « ce sont de grands enfants ». Cette infantilisation du peuple américain permet, dans le même temps, d'exprimer une supériorité française sur l'Amérique. Pourtant, l'expression de cette supériorité est contrebalancée par une autre idée très courante, celle d'une Amérique « pionnière ». Il n'est pas rare d'entendre que « la France est en retard de dix ans, par rapport aux États-Unis ». L'Amérique apparaît donc comme un Eldorado et le rêve américain est toujours aussi-vivant : il n'y a pas de plus belle consécration, pour un Français, que de réussir aux États-Unis.

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 236.

<sup>27</sup> Comme cela a été évoqué, il existe d'ailleurs le même sentiment vis-à-vis des Anglais qui, par leur attitude durant la Seconde Guerre mondiale, ont contribué à façonner l'image d'un peuple courageux qui n'a pas cédé devant l'adversité. Cela contribue d'ailleurs dans la conscience commune à associer les deux pays.

Nous venons de voir que les représentations de l'Angleterre et des États-Unis sont chargées d'histoire et peuvent, tour à tour, être positives ou négatives, suivant les événements politiques et que les mêmes sentiments d'attraction-répulsion que ceux ressentis envers l'Angleterre caractérisent la relation franco-américaine. Quelles conséquences ces aspects socio-historiques ont-ils sur les représentations de la langue anglaise?

## 2. Représentations sociolinguistiques de l'anglais

Certaines confusions existent dans l'esprit des Français en ce qui concerne la langue anglaise tant dans les domaines de la vie courante que dans la classe de langues, ce qui m'a conduit à traiter de l'anglais en France comme d'une langue mal identifiée.

### 2.1. L'anglais : une langue mal identifiée

D'un point de vue sociolinguistique, l'anglais en France est une langue mal identifiée et dans l'esprit des Français, les choses sont confuses. En contexte scolaire, les élèves sont exposés à une norme qui est celle de l'anglais d'Angleterre. Je rappellerai que cette variété appelée *Received Pronunciation* (RP) ou encore *King's ou Queen's English* qui est la variété des écoles prestigieuses, n'est parlée que par une très infime minorité de la population. Or, le RP est la norme qui a été choisie comme référence dans les écoles et les universités françaises. Dans le système universitaire français, aucune autre variété d'accent<sup>28</sup> n'est jugée recevable

---

<sup>28</sup> Comme le remarquent Véronique Castellotti et Didier de Robillard, le terme « "accent" [...] paraît trop centré sur le seul domaine phonétique/prosodique, "façon de parler" n'est pas toujours commode à utiliser. "Parlure" a déjà été employée, mais cela nous oblige-t-il à forger encore un terme nouveau? En attendant mieux, nous conservons ce terme » (« Des français devant la variation : quelques hypothèses », dans Véronique Castellotti et Didier de Robillard (dir.), *France pays de contacts de langues. Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain*, n° 29, 2003, p. 225). Voir aussi la

et, dès lors qu'un étudiant s'exprime avec un accent jugé illégitime, il est pénalisé et il se voit proposer une correction. Pourtant, et c'est là que la situation devient paradoxale, on sait bien que certains enseignants dans les facultés d'anglais ont des accents qui ne sont pas « linguistiquement corrects ». En France, il semble donc qu'il existe une norme recevable de l'accent anglais, et que les « autres anglais » ne soient pas des normes recevables. Ainsi, dans le domaine de l'enseignement, « le bon accent anglais » est tenu comme un critère de qualité de l'enseignement. C'est à la fois un critère d'évaluation : (a) des enseignants entre eux; (b) des élèves par les enseignants; (c) des enseignants par les élèves.

Cette question de la norme n'est pas anodine puisque l'on remarque aussi, dans certains contextes scolaires, que des étudiants dont l'anglais présentait un accent très « British » se voient proposer une remédiation par leur enseignant qui juge qu'il existe une seule variété d'accent légitime, et qui est d'ailleurs la sienne!

On remarque aussi que dans l'esprit de beaucoup, en France, il y a une confusion entre l'anglais d'Angleterre et l'anglais américain. Les représentations courantes en France font que, d'un point de vue linguistique, il s'agit d'une seule et même langue avec quelques particularités sans que les choses soient bien claires. Le terme « anglo-saxon », très utilisé dans le vocabulaire courant, devrait renvoyer aux Angles et aux Saxons, c'est-à-dire qu'il devrait aussi inclure l'Allemagne. Or, dans le langage ordinaire, « anglo-saxon » caractérise un univers de pensée réuni par la langue anglaise. C'est alors une manière détournée de parler de l'Angleterre ou des États-Unis en les noyant sans distinction dans un concept commun. Dans le champ des perceptions, la langue

anglaise apparaît comme le lien unissant les deux pays. Les propos les plus couramment entendus en classe sont, de façon assez triviale, « les Américains parlent du nez » ou « les Anglais, eux, “ils mangent tous les mots” », « On dirait de la bouillie quand ils parlent ». Il me semble que, pour beaucoup, l’emploi de la même langue contribue à rapprocher les États-Unis du Royaume-Uni en assimilant les deux pays l’un à l’autre. Tout se passe comme si la langue anglaise était le signe marquant l’existence d’une même communauté de pensée. Ajoutons que la perception française d’un univers anglo-saxon spécifique est renforcée par le sentiment d’étrangeté et de difficulté que les Français ressentent face à la langue anglaise, qui leur semble à la fois si proche et si lointaine. Comment cette étrangeté est-elle renforcée par la particularité de la relation française avec l’anglais?

## 2.2. « Suis-je toujours Français si je parle anglais? »

Quand un Français apprend l’anglais ou quand il parle anglais, il parle aussi de la relation entre la France et l’Angleterre et du monde anglophone. De façon plus générale, la problématique qui semble se poser aux Français est : « puis-je être Français et parler anglais? » ou, en d’autres termes, « si je parle anglais, suis-je toujours Français? ». Bien sûr, cette interrogation peut concerner n’importe quelle langue, mais la relation particulière qu’entretiennent le français et l’anglais et la place particulière de l’anglais dans le monde contemporain font que la question se pose de façon accrue. À cette confusion s’ajoute un sentiment ambivalent : la langue anglaise exerce une fascination, mais la perspective de bien la maîtriser est vécue avec défiance<sup>29</sup>. Il

---

<sup>29</sup> François Fillon, dont la femme est galloise (Matthew Campbell, *op. cit.*), s’est exprimé en anglais avec un très fort accent français lors d’un passage éclair à Washington en mai 2008. Devant un auditoire amusé, il a déclaré : « *I therefore intend to express myself in your language. Oh do not rejoice too fast. My wife may be British but my English remains quite French.* »

en résulte que bien parler ou mal parler anglais sont considérés tous deux, en France, comme des prouesses. Je prendrai un exemple actuel pour exposer qu'en France la relation à la langue anglaise n'est pas anodine. La ministre de l'Économie Christine Lagarde, lors de sa nomination au gouvernement de Nicolas Sarkozy, a été décrite comme une femme très brillante, mais ce qui a semblé le plus retenir l'attention des commentateurs est le fait que, de surcroît, elle soit parfaitement bilingue. Que cette femme puisse s'exprimer dans un anglais parfait apparaît totalement étonnant pour un ministre de la République. On ne parle jamais, par exemple, du fait que l'ancien Garde des Sceaux, Rachida Dati, soit bilingue français-arabe, comme si cet état de fait n'apportait aucun prestige à sa fonction. Certains journalistes n'hésitent pas à insister sur le fait que Christine Lagarde, après plusieurs années passées aux États-Unis, a perdu un peu de son identité française. Cette situation est décrite sur un mode ambivalent, quelquefois de façon valorisante, mais quelquefois aussi de façon dévalorisante. On pense aussi à José Bové qui parle anglais couramment, ayant suivi, à l'âge de trois ans, ses parents invités en tant que chercheurs à l'Université de Berkeley. Les Français sont souvent surpris de voir que Bové parle très bien anglais, ce qui semble inattendu pour quelqu'un qui dénonce avec véhémence l'impérialisme américain.

### **2.3. L'accent anglais francisé : atout ou handicap?**

De plus, il est coutumier de railler l'accent anglais, de s'en amuser, de s'en moquer, de parler anglais avec un fort accent français (même si on peut s'exprimer correctement dans la langue) ou même de faire des fautes en anglais alors qu'on pourrait s'exprimer correctement.

---

*[...] I hope you'll be enchanted by my French accent ».* À l'issue du reportage, un journaliste de TF1 déclara : « Lui au moins on le comprend ».

Bien parler anglais est encore vécu sur le mode de la défiance, on se méfie de celui qui peut très bien parler l'anglais : est-il passé à l'ennemi, ne se trahit-il pas, ou ne va-t-il pas trahir sa communauté? Je rappellerai la fameuse visite de Jacques Chirac, dans la vieille ville de Jérusalem en 1996, où il se mit en colère contre le service d'ordre israélien; dans un anglais très francisé il déclara : « *Do you want me to go back to my plane and go back to France, this is what you want, this is not a method, this is a provocation, leave me alone!*<sup>30</sup> ». Cet épisode, très grave sur le plan diplomatique, amusa cependant beaucoup en France. Diffusé en boucle à la télévision, on a surtout retenu, à l'époque, que Chirac s'exprimait mal en anglais. Pourtant, sur le plan grammatical et syntaxique, l'anglais du président de la République n'est pas du tout mauvais. Jacques Chirac, qui nourrit une réelle admiration pour les États-Unis, est diplômé de la Summer School de l'Université de Harvard à Boston. On voit bien que, dans l'imaginaire collectif, la maîtrise parfaite de la langue l'aurait fait basculer du côté des Américains alors que ce qu'il cherchait, justement, ce jour-là, était de marquer politiquement sa différence avec l'attitude américaine. Cela devait passer par un indice montrant à tous que Chirac était et restait Français, d'où cet accent francisé.

Il est clair que l'accent francisé peut aussi constituer un atout pour certains Français. On pense alors à Antoine de Caunes dans son émission *Rapido* qui avait fait de son accent français une marque de fabrique. En effet, l'accent français en anglais est apprécié et plaît joliment. Autre exemple illustrant l'aspect identitaire de la langue : on se souvient que les Russes blancs qui se réfugièrent à Paris après la révolution bolchevique conservèrent leur accent russe en français

---

<sup>30</sup> La vidéo est visible en ligne à : <http://www.youtube.com/watch?v=304UHIZE01c>.

et que, même après de longues années, ils s'exprimaient toujours avec un fort accent russe : manière de ne pas perdre leur identité, après avoir perdu leur patrie. Je pense aussi à Jane Birkin, la plus britannique des Françaises, qui s'évertue à parler français avec un fort accent anglais.

### **3. L'accent anglais francisé : une posture identitaire?**

Comment ces questions trouvent-elles leur prolongement en contexte scolaire? Ces questions sont-elles thématisées dans la classe de langues?

#### **3.1. Au point de vue didactique**

Comme je viens de l'exposer, les Français sont assez mal à l'aise avec l'accent anglais : les questions d'accent sont vécues soit sur le mode de la dérision, soit sur le mode de l'hypercorrection. Je peux ainsi régulièrement entendre dans la classe des étudiants s'exprimer en anglais avec un « fort » accent français. En 2009, j'avais remarqué un étudiant avec un accent français particulièrement marqué. Pourtant, pris isolément, cet étudiant connaissait la prononciation de certains mots mieux qu'il ne souhaitait le faire paraître. Interrogé, il me répondit que s'il s'appliquait à avoir un accent français aussi marqué en anglais, c'était [*sic*] : « Bah, parce que je suis Français ». En situation d'insécurité linguistique (en classe, certains étudiants cherchent à cacher leurs failles), un étudiant peut choisir de moquer l'accent anglais et ce, dans un double but : anticiper les réactions des autres membres du groupe classe et imposer une représentation de lui-même; l'accent devient alors un indice d'altérité. En classe, le mauvais accent est mis en œuvre pour déclencher les rires des camarades, ce qui permet à celui qui l'adopte de jouer sur le registre de l'humour. En mettant les rieurs de son

côté, l'étudiant fait passer un discours : (a) sur la langue, (b) sur son apprentissage linguistique, (c) sur son respect de l'institution (il sait l'énervement qu'il peut provoquer chez son enseignant) et (d) sur son identité.

Quant à l'étudiant « Français et fier de l'être », il s'est positionné comme mauvais en anglais et fier de l'être aussi, il a adopté une attitude provocante face à l'institution éducative et face à son enseignante en cherchant à choquer. Comme le remarquent Nathalie Binisti et Médéric Gasquet-Cyrus :

L'imitation d'un accent (individuel, social, national, ethnique, etc.) constitue un procédé humoristique universel, mais l'humour possède différents fonctions sociolinguistiques [...]. Rire d'une variété langagière (ou plus précisément de l'imitation de cette variété) induit une catégorisation de la variété en objet risible avec une évaluation positive si cette variété est perçue comme *comique*, négative si cette variété est perçue comme *ridicule*. Les évaluations sont liées aux représentations linguistiques et aux représentations sociales sous-jacentes<sup>31</sup>.

Cette imitation de l'accent doit être vue comme un comportement sociolinguistique. Loin de ces attitudes exagérées qui jouent gentiment sur la provocation, ces questions d'accent anglais francisé ne sont pas anodines. Et de la même façon que je peux observer des accents anglais francisés, je peux aussi entendre des étudiants qui adoptent des accents anglais germanisés. Ainsi l'un de mes étudiants m'a expliqué que son accent allemand était très fortement marqué en anglais, mais il fallait pouvoir le comprendre puisque l'Allemagne c'était toute sa vie, et que là-bas il se sentait tout à fait bien.

---

<sup>31</sup> Nathalie Binisti et Médéric Gasquet-Cyrus, « Imitation et diffusion de l'accent "quartiers Nord" à Marseille », dans Patricia Lambert et coll. (dir.), *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique, Mélanges offerts à Jacqueline Billiez*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2007, p. 111-112.

### 3.2. Gundur ou un exemple de réussite scolaire

Ces questions identitaires ont été traitées par le chercheur Stéphane Beaud. Dans son livre *80 % au bac... et après?* Il raconte sa rencontre avec Gundur, jeune élève d'origine turque. Gundur, malgré ses réticences, a choisi des études longues parce que ses camarades et ses professeurs de langues l'y ont fortement encouragé. Gundur rapporte « Ils m'ont dit : "Non, vas-y, t'es bon en langues, débrouille-toi." »<sup>32</sup>. Gundur est donc « bon en langues étrangères »<sup>33</sup>, pourtant, comme le rapporte Beaud, citant Gundur, l'élève n'a « jamais touché à l'Angleterre » :

Il n'a jamais séjourné en Angleterre, encore moins aux États-Unis, mais cette absence d'immersion dans le pays de la langue ne l'a pas empêché de parler couramment l'anglais ou l'américain. Il a approfondi son anglais chez lui, en autodidacte, en se familiarisant avec l'américain parlé, à l'aide de moyens audiovisuels (TV et magnétoscope)<sup>34</sup>.

Mais arrêtons-nous quelques instants : quand Gundur déclare n'avoir « jamais touché à l'Angleterre » il parle du fait qu'il ne s'est jamais rendu à l'étranger, dans un pays anglophone. Le fait que Gundur passe son temps à regarder des films en version originale fait qu'il « touche » constamment à l'Angleterre et c'est aussi une forme de « bain linguistique passif ». Gundur, qui fait partie de ces jeunes sans héritage culturel et économique valorisé, n'a jamais pu se payer des séjours, mais il a deux passions : « Schwarzy » et les rappeurs noirs américains. Comme le décrit Beaud :

---

<sup>32</sup> Stéphane Beaud, *80 % au bac... et après? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, Éditions La Découverte, 2003, 345 p. 65.

<sup>33</sup> Les langues étrangères constituent son domaine d'excellence. Comme le rapporte Stéphane Beaud : « [...] il a d'ailleurs obtenu au bac les meilleurs notes de sa classe : 13 et 15 en anglais et 14 en allemand » (*ibid.*, p. 76).

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 67-68.

Même s'il n'est pas prêt à tenir un discours entièrement contestataire, on sent bien qu'une affinité secrète relie cette musique de la désespérance et de la révolte de l'univers quotidien de son quartier. La culture noire fonctionne pour lui comme une ressource culturelle mobilisable, comme un exutoire des frustrations qu'il ressent à vivre dans son quartier. Cependant, il est symptomatique que cette passion s'exprime sous la forme d'un discours infrapolitique, comme une façon de s'approprier une autre identité sociale<sup>35</sup>.

L'exemple de Gundur est remarquable du fait que c'est l'aspect identitaire qui a prévalu dans son apprentissage de l'anglais, ce qui fait écho à ma propre expérience d'apprentissage. Tout au long de mon cursus scolaire, l'anglais et l'Angleterre puis, plus tard, les États-Unis, ont représenté une échappatoire. Je n'ai pas eu besoin de stage linguistique en immersion pour m'approprier la langue, elle devenait pour moi un moyen de devenir « une autre » d'un point de vue identitaire, socialement et scolairement. J'ai été, tout au long de mon parcours scolaire jusqu'au lycée, « la meilleure » en anglais, ce qui me permettait de m'en sortir scolairement mais aussi de pouvoir suivre un cursus long. Dans le milieu social et familial auquel j'appartenais, j'ai alors acquis un autre statut : le fait de « réussir » à l'école allait me permettre, peut-être, de me sortir des difficultés<sup>36</sup>. L'anglais a constitué ma planche de salut plus d'une fois. De la même façon, Gundur s'est forgé une autre identité et cela a des répercussions dans plusieurs domaines de sa vie. Il a ainsi acquis :

- une autre identité scolaire : grâce à sa maîtrise de l'anglais, il est devenu le « fort » en langue;

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>36</sup> Cette réussite était souhaitée mais en même temps redoutée; ne plus être dans « ce milieu-là », c'était aussi s'en exclure, et s'en exclure c'était dire aux autres que je les rejetais, ce qui fut mal vécu.

- une autre identité sociale : aux yeux de ses parents et de sa communauté, il est celui qui a réussi à faire des études longues (grâce à ses connaissances en anglais);
- une autre identité à ses propres yeux : il est fou d'Amérique, il parle anglais comme un rappeur, il a réussi à transcender sa condition. Il se sent un peu Américain, c'est son morceau d'Amérique à lui.

### 3.3. L'émergence d'un anglais en contexte?

Le fonctionnement linguistique de Gundur de même que celui de nombreux autres étudiants français se doit d'être lu en lien avec leurs représentations de l'anglais et du français. Les considérations quant à la perception et la production de l'accent anglais en France fournissent des indices supplémentaires du fait que l'anglais a, dans certains contextes, pris pied en France. Les Français, avec leur anglais francisé, ne se comportent d'ailleurs pas autrement que peuvent le faire les Australiens, les Indiens... Cet anglais francisé peut être vu comme une victoire des Français sur l'anglais, les Français en imprimant « leur patte » à l'anglais nous disent que l'anglais est sous leur contrôle. Les Français, tout en étant anglophones, pour un certain nombre, font de la résistance en ayant un « mauvais » accent anglais, parvenant ainsi à infléchir l'anglais dans une direction plus en conformité avec leurs représentations de l'anglais<sup>37</sup> et de la place qu'il convient de ménager à cette langue qui vient les « narguer » en venant prendre une place que le français considère comme devant lui revenir. Les Français se sentent menacés par l'anglais au niveau international, puisqu'il leur ravit une place que le français a occupée pendant

---

<sup>37</sup> Comme l'écrit Claude Truchot à propos, en particulier, des discours approximatifs : « Ces formes d'expression témoignent de la nature du processus de pénétration et d'implantation de l'anglais [...] ». Voir Claude Truchot, *L'anglais dans le monde contemporain*, Paris, Éditions Le Robert, 1990, p. 300.

longtemps. Sur le plan national, les Français se sentent aussi menacés par l'anglais qui participerait de la déliquescence de la langue française. Pourtant cette victoire est loin d'être complète et pourrait apparaître comme étant à double tranchant : cet anglais francisé pourrait être vu également comme un bel exemple de la réussite de l'anglais : l'anglais est là et bien là... Ou comment en résistant on est trahi, amère victoire pour les Français!

## **Conclusion**

Ces quelques lignes m'ont permis d'esquisser le fait que les langues doivent être considérées comme un ensemble de représentations et de pratiques qui ont, en plus d'une fonction cognitive, une fonction communicative mais aussi et surtout une fonction identitaire. J'ai évoqué au fil du texte, les représentations ambivalentes de l'anglais chez les Français, à la fois très positives mais, dans le même temps, très négatives; j'ai d'ailleurs choisi de qualifier cette relation d'attraction mâtinée de répulsion. J'ai aussi évoqué que, d'un point de vue sociolinguistique, la maîtrise de la langue anglaise est vue par les Français comme un double exploit linguistique, qu'elle soit bien ou mal maîtrisée. Dans une perspective sociolinguistique, la langue est vue comme participant intimement de la construction identitaire du sujet dans le sens que, lorsqu'un locuteur parle une langue, il parle aussi de la relation qu'il entretient avec cette langue. L'exemple de Gundur a permis de montrer, que dans certains cas, l'identité des locuteurs configure le rapport à la langue, à son appropriation mais aussi à sa production. Les pratiques et les représentations des langues participent de la construction de l'identité des apprenants, l'identité participant, elle-même, de l'élaboration des représentations et des pratiques.

## Références

- Andreani, Jean-Louis, « Bienvenue à " Britishland " », *Le Monde*, 21 juillet 2007.
- Béaud, Stéphane, *80 % au bac... et après? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, Éditions La Découverte, 2003, 345 p.
- Berger, Catherine, *Des lycéens et l'anglais. Représentations sociales d'une langue étrangère. Sens et valeur formatrice d'une discipline*, thèse de doctorat sous la direction de François Poirier, Université Paris-XIII, 1997.
- Binisti, Nathalie et Médéric Gasquet-Cyrus, « Imitation et diffusion de l'accent "quartiers Nord" à Marseille », dans Patricia Lambert, Agnès Millet, Marielle Rispail et Cyril Trimaille (dir.), *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique. Mélanges offerts à Jacqueline Billiez*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2007, p. 107-118.
- Campbell, Matthew, « Madame Rosbif Pricks Gallic Pride », *The Sunday Times*, 7 octobre, 2007, <http://www.timesonline.co.uk/tol/news/world/europe/article2604132.ece> (le 8 octobre 2007).
- Castellotti, Véronique et Didier de Robillard, « Des français devant la variation : quelques hypothèses », dans Véronique Castellotti et Didier de Robillard (dir.), *France pays de contacts de langues. Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain*, n° 29, 2003, p. 224-240.
- Harmegnies, Bernard, « Accent », dans Marie-Louise Moreau (dir.), *Sociolinguistique. Les concepts de base*, Liège, Éditions Mardaga, 1997, p. 9-12.
- Labov, William, *Sociolinguistic Patterns*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1972, 344 p.
- Laporte, Pierre-Étienne, « Les nouvelles stratégies en faveur du pluralisme linguistique à la fin du XX<sup>e</sup> siècle », Québec, Conseil de la langue française, 1993, <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/PubF147/F147.html#B> (le 10 novembre 2006).
- Perrefort, Marion, « Et si on hachait un peu de paille - aspects historiques des représentations langagières », *Tranel*, n° 27, 1997, p. 51-62.
- Poirier, François, « La Grande-Bretagne et la France : un long face-à-face », *France Grande-Bretagne*, Paris, Ministère des Affaires étrangères, 1994, 88 p.
- Poirier, François, « Le pays derrière la langue : des Français parlent des Anglais... », *Les Langues modernes*, n° 4, 1994, p. 33-49.
- Roger, Philippe, *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, 601 p.
- Truchot, Claude, *L'anglais dans le monde contemporain*, Paris, Éditions Le Robert, 1990, 416 p.